

Combien de fois, y compris dans la campagne perdue où j'ai choisi de vivre, n'ai-je pas entendu telle ou tel s'écrier : « Ma vie, c'est un véritable roman ! » Soit, encore qu'il s'agisse peut-être là d'un hommage hâtif ou inconsideré aux pouvoirs de la littérature. Car ce roman vécu, il reste justement à l'écrire, à le transformer en ouvrage romanesque et c'est là généralement que le bât blesse. On le sait : ceux (ou celles) dont la vie fut un véritable roman sont très rarement des romanciers. La plupart des romanciers ne le sont devenus que parce que leur vie, justement, n'avait strictement rien de romanesque. Il y a donc à l'origine une quasi-incompatibilité entre une vie romanesque et une vie romancée. C'est pourquoi la plupart de celles et de ceux dont la vie fut spectaculaire ou à tout le moins singulière doivent recourir pour transformer leur vécu en écrit aux services de quelque écrivain de l'ombre - jadis baptisé nègre - et aujourd'hui à un ré-écrivain (forme francophone du *rewriter*). Très souvent aussi, ces souvenirs singuliers ou spectaculaires sont contés ou plutôt racontés de vive voix, ce qui implique ensuite un difficile passage de l'oral à l'écrit. J'ai bien conscience de n'émettre là que des lapalissades mais aujourd'hui, les publications qu'on pourrait baptiser « Les Vies remarquables des femmes ou des hommes non illustres » inondent les librairies. C'est un phénomène à la fois exaspérant et passionnant car le meilleur y côtoie le pire.

Avec *Parise*, le pari est gagné. La collaboration de Catherine Vigor qui aida à la rédaction de l'ouvrage fut de toute évidence positive car elle ne semble pas avoir les défauts du genre : affadir, aplatir le texte ou le récit original pour qu'il soit lisible à tout prix. Il fallut sûrement ici et là élaguer dans la verve créole de l'auteur mais je n'ouvrirai pas le débat pour savoir si la langue et le parler créole sont susceptibles ou non d'un usage littéraire. Donc, une femme, une Guadeloupéenne qui grandit dans son île jusqu'à l'adolescence, raconte sa vie avec un étrange et séduisant mélange de naïveté, de sagacité mais aussi d'humour et de roublardise, mais aussi et surtout de lucidité et de courage. Je ne me hasarderai pas à dire que cette vie fut extraordinaire : elle semble au contraire avoir été celle de beaucoup d'immigrées antillaises en France, surtout quand ces immigrées n'ont d'autre qualification professionnelle que celle d'une confiance aveugle dans les mirages de notre capitale. Cette vie, je me garderai bien de la raconter et même de la résumer pour ne pas déflorer ce qui en fait le charme : ce mélange de recul et d'élan, d'optimisme malgré les déceptions quasiment quotidiennes, de résistance aux vexations, aux humiliations, parfois même aux violences physiques, au mépris, à tout ce que peut rencontrer une immigrée à la fois sensible et sereine face à l'égoïsme, et même au sadisme des hommes. À lire, par exemple, les scènes de ménage et le récit de la vie quotidienne menée aux côtés de son premier mari, un Sénégalais mutilé de guerre, amputé des deux jambes, on a le sentiment de naviguer entre le réalisme le plus noir - avec ou sans jeu de mots - et l'invention, la plus drolatique. Certaines scènes à ce titre, à l'insu bien sûr de l'auteur, font hésiter entre Courteline et Céline. Où sommes-nous dans ce monde impitoyable, qui jette l'auteur d'hôtels miteux et même borgnes en chambres de bonne insalubres et où pourtant, sans cesse, perce une sagesse, une philosophie (le mot n'est pas de trop) une générosité stupéfiantes ?

Il y a dans cette vie et ce livre un petit miracle : il y coule presque à chaque page le rire d'une femme qui n'a pas abdiqué face aux agressions de la ville et des hommes, face aussi aux pires calamités. Rien d'un quelconque ou superficiel stoïcisme : non ! l'amour des autres et de la vie a été le plus fort, il est venu à bout de l'impossible et permis à l'auteur de retourner dans son île natale et d'y construire sa maison. Elle qui ne connut toute sa vie que la maison des autres. Au fond, la vie de cette femme, si consolante et si réconfortante malgré les épreuves subies, me fait penser à la fin des *Mots* quand Sartre dit qu'il n'est qu'un homme, « fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui ».

Parise est une femme, semblable à toutes les femmes, une femme ordinaire dirions-nous mais qui a su faire de sa vie - et du récit qu'elle nous livre - une œuvre, justement, qui sort de l'ordinaire et qui réconcilie vraiment ici vie romanesque, vie racontée et vie écrite.

Jacques Lacarrière.

Le Magazine Littéraire, novembre 1997.

Thérèse Parise Bernis

*Parise, souvenirs encombrants de la Guadeloupe*

Récit, avec la collaboration de Catherine Vigor.

Editions Ramsay